

DEUX EUROPÉENS : ANDRÉ GIDE ET STEFAN ZWEIG

par

CLAUDE FOUCART

Parlant des rapports ayant existé entre Stefan Zweig et des écrivains français comme Gide, Martin du Gard et Jules Romains, Claude Martin constate qu'«il ne paraît pas que la figure du "grand Européen" ait beaucoup attiré Gide». ¹ De fait, il serait difficile de parler de contacts intenses entre Stefan Zweig et André Gide. Il furent certes, tous les deux, des «Européens», mais leur attachement à la civilisation de notre vieux continent prend des formes diverses qui sont le reflet des luttes qui opposèrent les partisans d'un rapprochement entre les deux «ennemis héréditaires» après les bouleversements causés par la première guerre mondiale.

Ce peu d'attachement des deux écrivains à un idéal vraiment commun provoque d'ailleurs un certain nombre de difficultés dans l'examen des rapports ayant pu exister entre Gide et Zweig. En effet, l'absence de relations suivies ne permet guère de suivre pas à pas les divergences qui durent se faire jour dans l'appréciation de la situation intellectuelle et politique en Europe : les faits manquent, les détails temporels s'effacent et leur importance s'estompe.

Dans *Die Welt von Gestern (Le Monde d'hier)*, Stefan Zweig insiste sur l'importance des différents séjours qu'il fit à Paris avant la première guerre mondiale et déclare se rappeler qu'André Gide lui rendit «une fois» visite. ² La date de cette rencontre se laisse difficilement fixer. Mais une chose peut être admise : Gide dut faire la connaissance de Zweig grâce à son ami Verhaeren, qu'il vit pour la première fois en janvier 1897, à Bruxelles ³, et dont Zweig nous parle longuement dans *Die Welt von Gestern*. ⁴

¹ Claude Martin, *L'Individu et l'Unanime (Correspondance André Gide - Jules Romains)*, Paris : Flammarion, 1976, p. 113.

² Stefan Zweig, *Die Welt von Gestern. Erinnerung eines Europäers*, Francfort s. M. : G.B. Fischer, 1953, p. 128.

³ Claude Martin, *La Maturité d'André Gide*, Paris : Klincksieck, 1977, p. 109.

Le nom de Stefan Zweig apparaît incidemment dans la correspondance de Gide avec Claudel le 11 février 1913. Zweig avait rencontré Claudel, certainement à Francfort, et lui avait demandé de pouvoir acheter le manuscrit de *L'Annonce faite à Marie*, qui était alors en la possession de Gide qui le restitua à Claudel.⁵

Gide s'entretint avec Stefan Zweig le 23 mars 1914. Cette rencontre s'inscrit dans le cadre des tentatives faites par Gide pour découvrir un traducteur valable pour *Les Caves du Vatican* et auxquelles participèrent tant Zweig que Rilke. Gide écrit le 24 mars 1914 à ce dernier, et lui signale qu'il a vu « hier Zweig qui confirme, dit-il, [ses] appréhensions et [lui] conseille plutôt Wiegler » que Johannes Schlaf proposé par Anton Kippenberg, directeur de l'Insel-Verlag, comme traducteur des *Caves du Vatican*.⁶ Il semble d'ailleurs que Gide poursuivit, à cette époque, ses contacts avec Stefan Zweig, ainsi qu'en témoigne tout d'abord une carte adressée à celui-ci le 5 avril 1914, de Cuverville, le cachet de la poste faisant foi :

Tous mes remerciements pour votre aimable lettre et les démarches que vous avez bien voulu faire auprès de Kippenberg — dont il m'avise d'autre part.

Je pense rentrer à Paris dans 8 jours. Bien cordialement

André Gide.⁷

Deux lettres non datées pourraient aussi avoir été écrites entre le voyage à Florence, qui se déroula dans la première partie du mois de mars 1914, et celui de Turquie, durant les mois d'avril et de mai de cette même année. Car Gide y fait allusion à *L'Eau de Vie* d'Henri Ghéon, pièce qui fut jouée au Théâtre du Vieux-Colombier justement à partir du 23 avril 1914.⁸ Et il écrit la première lettre sur un papier à l'en-tête de l'Hôtel Beaujolais, où Zweig résida durant son séjour à Paris en mars 1914. Il semble que Gide fixa un rendez-vous à Stefan Zweig que, pour de multiples raisons, il ne put tenir :

⁴ Stefan Zweig, *op. cit.*, pp. 116-21.

⁵ Claudel - Gide, *Correspondance*, Paris : Gallimard, 1949, p. 210.

⁶ Gide - Rilke, *Correspondance*, Paris : Corrêa, 1952, p. 108. Zweig était à ce moment-là à Paris, ainsi qu'en témoigne une lettre de Friderike Zweig du 22 mars 1914 (v. Stefan Zweig - Friderike Zweig, *Briefwechsel*, Berne : Scherz Verlag, 1951, p. 54).

⁷ Orig. autogr. : The Jewish National and University Library, Jerusalem. Cette carte postale, que nous reproduisons aux pages suivantes en fac-similé, est illustrée d'une vue du Manoir d'Azelon à Criquetot-l'Esneval, près de Cuverville.

⁸ Ghéon - Gide, *Correspondance*, Paris : Gallimard, 1976, t. II, p. 843.

⁹ Orig. autogr. : The Jewish National and University Library, Jerusalem.

¹⁰ Orig. autogr. : The Jewish National and University Library, Jerusalem.

¹¹ Gide - Rilke, *op. cit.*, p. 119.

HOTEL BEAUJOLAIS
 Vue sur les Jardins du Palais Royal
 A. HOTTINGER
 propriétaire
 Lumière électrique,
 chauffage central, salle de bains
 15, Rue de Beaujolais
 83, Galerie Beaujolais

Paris, le 19 ..

Samedi soir

Hélas ! cher Monsieur

moi-même je quitte Paris pour 3 ou quatre jours ; il faut donc remettre ce rendez-vous à un peu plus tard. Jeudi après-midi je pense, vous me trouveriez, entre 3 et 5, au Théâtre du Vieux-Colombier. J'aurais grand besoin de vous parler. Tout cordialement votre

André Gide.

Gbéon vous apportait son manuscrit de L'Eau de Vie. Vous pourrez le prendre au théâtre, jeudi.⁹

La deuxième lettre est aussi destinée à présenter des excuses à Stefan Zweig :

Vendredi matin

Cher Monsieur Zweig

Je me sens très coupable et vraiment désolé de n'avoir pas songé à vous prévenir, comme je me l'étais pourtant promis à l'instant de quitter Paris — que je ne pourrais rentrer que Vendredi matin. Un tourbillon d'occupations diverses m'a fait oublier tout le reste, chez ces amis auprès desquels j'ai passé ces trois derniers jours.

Mais, cet après-midi, si vous avez un instant, venez me demander au Théâtre du Vieux-Colombier, vers 5 heures.

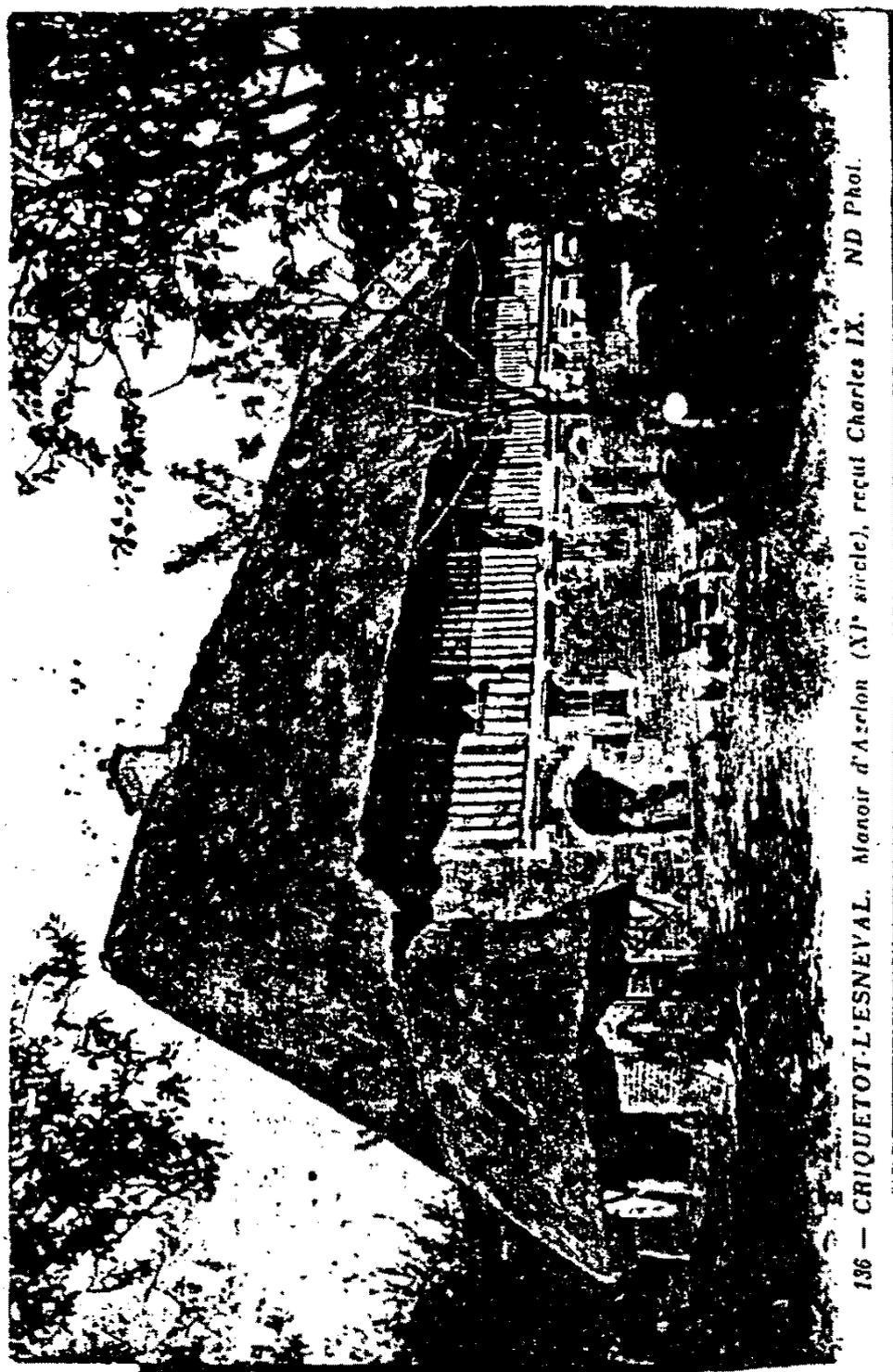
Votre très confus

André Gide.¹⁰

Et c'est à propos de Rilke que Gide et Zweig s'engagèrent dans une action commune destinée à sauver le plus possible des biens que Rilke avait laissés à Paris au début de la Grande Guerre. Le 1^{er} août 1914, date de la déclaration de guerre, Rilke se trouve à Munich et apprend, le 4 août, que le contenu de son appartement a été vendu aux enchères.¹¹ Le 29 décembre 1915, Zweig rencontre Rilke à Vienne « pour des raisons militaires ». ¹² Mobilisé en novembre 1915, Rilke ne resta dans l'Armée que jusqu'en juin 1916. ¹³ Zweig écrit

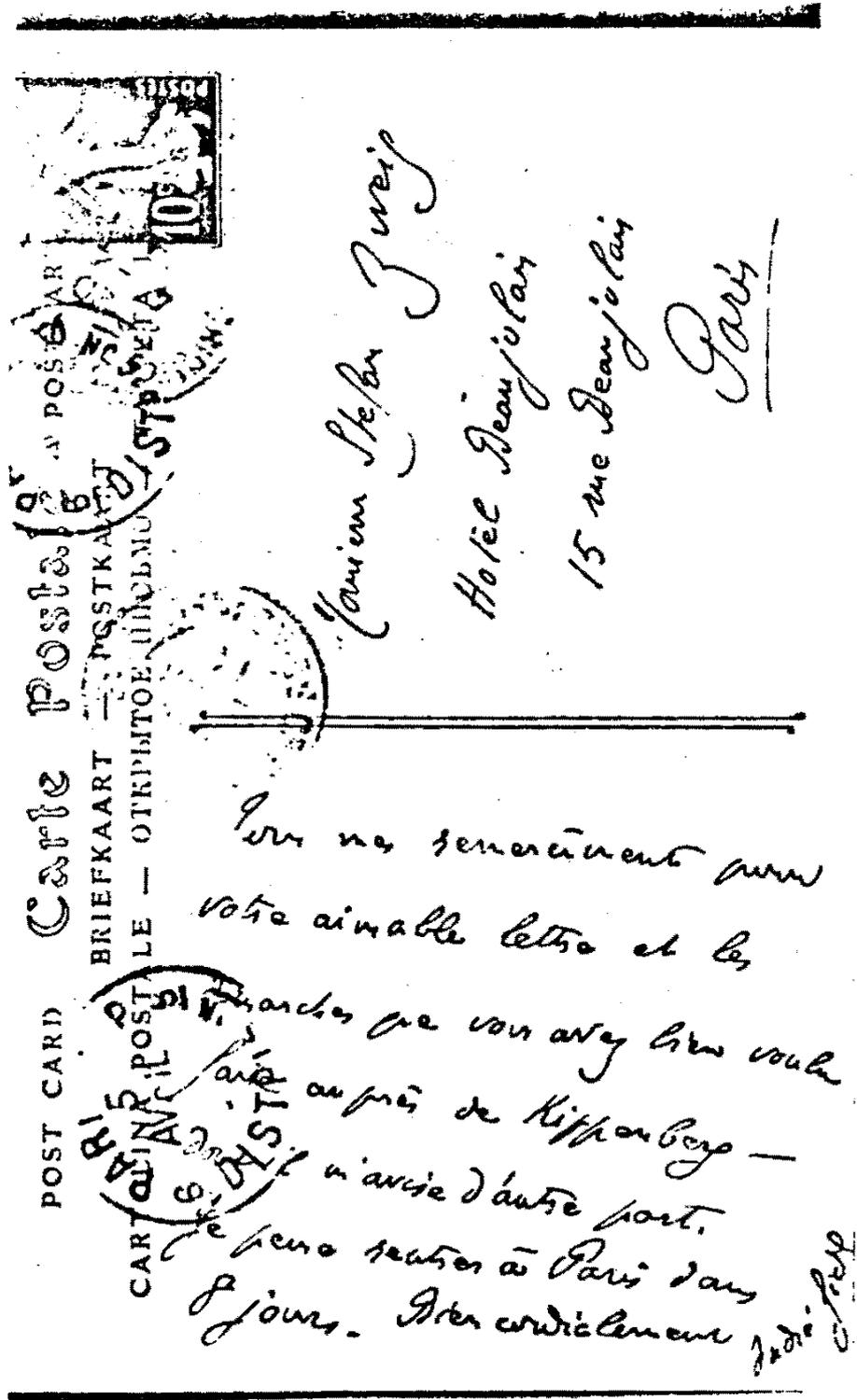
¹² *Ibid.*, p. 122 (lettre du 30 décembre 1915, adressée par Stefan Zweig à Romain Rolland).

¹³ *Ibid.*, p. 129.



136 — CRIQUETOT-L'ESNEVAL. Manoir d'Azelon (X^e siècle), recut Charles IX. ND Phot.

André Gide à Stefan Zweig : Carte postale du 5 avril 1914



(The Jewish National and University Library, Jerusalem).

immédiatement à Romain Rolland, qu'il avait lui-même vu pour la première fois le 7 janvier 1916, et annonça qu'il écrivait à Copeau et à Gide pour essayer de sauver tout au moins les livres laissés à Paris par Rilke.¹⁵ Le 25 janvier 1916, Gide déclare avoir été «voir le séquestre»¹⁶ et, le 30 janvier 1916, Romain Rolland avise Stefan Zweig que Gide a fait tout ce qu'il a pu pour «réparer [...] le mal qui a été commis».¹⁷

Dans les terribles moments de la guerre, les amitiés, l'intégrité morale des individus ont joué leur rôle non négligeable. Mais les contacts entre Gide et Zweig étaient suspendus. La raison en est simple. Non seulement les difficultés de liaison en sont la cause, mais Gide et Zweig ne partagent point la même interprétation des faits historiques, ce qui ne fait que rendre les échanges d'idées plus difficiles même après la fin de la guerre.

Gide s'enthousiasma d'abord en pensant à un «écrasement possible de l'Allemagne» et se félicita de «l'admirable tenue du gouvernement».¹⁸ Parlant, le 7 août 1914, d'une rencontre avec une amie des Van Rysselberghe, il souligne «la haine qu'ont excitée les Allemands»¹⁹ et la barbarie des soldats ennemis qui «achèvent sur les champs de bataille» leurs propres blessés.²⁰ Et surtout la lecture de *Jean-Christophe*, œuvre de Romain Rolland parue en son ensemble entre 1904 et 1912 dans les *Cahiers de la Quinzaine*, marque nettement les divergences qui peuvent exister entre Gide et les amis de Romain Rolland sur la question franco-allemande. En effet Gide critique, dans son *Journal* en 1916²¹ «l'illusion d'un cerveau, généreux mais incapable de critique». Ainsi que l'indique René Cheval, Gide dénonce «le caractère germanique» de *Jean-Christophe*, mais surtout il se fait «l'apôtre d'un véritable nationalisme littéraire».²²

Certes Gide est resté, pendant cette guerre, parfaitement conscient des dangers que représente cette explosion de haine et il saura s'en prendre aux journalistes qui, en août 1914, multiplient les descriptions de scènes «lamentables et laides».²³ Il se rendra utile en s'occupant, de novembre 1914 à septembre 1915²⁴, du Foyer Franco-Belge.²⁵ Mais quelle différence entre son

¹⁴ René Cheval, *Romain Rolland, l'Allemagne et la Guerre*, Paris : P.U.F., 1962, pp. 115-6.

¹⁵ Gide - Rilke, *op. cit.*, p. 124.

¹⁶ *Ibid.*, pp. 131-2.

¹⁷ *Ibid.*, p. 138.

¹⁸ André Gide, *Journal 1889-1939*, Paris : Gallimard (Bibl. Pléiade), p. 457.

¹⁹ *Ibid.*, p. 469.

²⁰ *Ibid.*, p. 486 (8 septembre 1914).

²¹ *Ibid.*, p. 543.

²² René Cheval, *op. cit.*, p. 38.

²³ Gide, *op. cit.*, p. 463 (15 avril 1914).

²⁴ Catalogue de l'exposition *André Gide*, Paris : Bibliothèque Nationale, 1970 (rédi-

attitude et celle de Stefan Zweig qui, pour sa part, partage les idées de Romain Rolland et affirme dans son article «An die Freunde im Fremdland», publié dans le *Berliner Tageblatt* du 20 septembre 1914, son attachement à la culture européenne et son pacifisme, ce qui amena Romain Rolland à lui répondre et à déclarer qu'il ne pouvait dire «adieu à aucun de nos amis». ²⁶ Le 19 octobre 1914, Zweig parle même à Rolland de créer un «Parlement moral européen» ! ²⁷

La guerre terminée, ces prises de position se prolongèrent dans la mesure où chacun tira un autre enseignement des événements qui venaient de se passer. Pour sa part, Gide ne va reprendre qu'avec prudence les relations qu'il avait entretenues avec l'Allemagne au début du siècle. A plusieurs occasions, il réaffirmera la nécessité du «tact» dans le rétablissement de ces rapports franco-allemands. Tout d'abord, il se refusera à accepter l'invitation que lui présentera Franz Blei à se rendre à Munich après la guerre. ²⁸ Dans ses «Réflexions sur l'Allemagne» qui paraissent dans *La N.R.F.* de juin 1919 ²⁹, il insiste par ailleurs sur le fait que «les Germains sont de piètres psychologues». ³⁰ Et, dans l'article qu'il donne à *La N.R.F.* de novembre 1921 sur «les rapports intellectuels entre la France et l'Allemagne», il revient sur cette idée en relevant que Ernst-Robert Curtius, au sein de son étude sur les problèmes culturels franco-allemands («Deutsch-französische Kulturprobleme») présentée dans *Der Neue Merkur* de juin 1921, «n'hésite pas [...] à dénoncer d'abord l'absence de tact de nombre d'Allemands, qui viennent à nous la main tendue, "sans rancune" et comme si rien ne s'était passé». ³¹

Dans ses «Réflexions sur l'Allemagne», Gide tente lui-même de définir un mode de relations qu'il voudrait voir s'instaurer entre l'Allemagne et la France : «diviser» l'Allemagne, c'est-à-dire dénoncer «l'Allemagne moderne» incarnée par «l'idée prussienne» au profit de l'Allemagne de Goethe, Nietzsche et Wagner. ³² La fameuse division de l'Allemagne en une patrie de la culture

gé par Florence Callu, Simone Gravereau et Madeleine Barbin), p. 136.

²⁵ Cf. Jeanne de Beaufort, *Quelques nuits, quelques aubes*, Madrid : h.c., 1973, pp. 5-30.

²⁶ Dragan Nedeljkovic, *Romain Rolland et Stefan Zweig. Affinités littéraires et spirituelles (1910-1942)*, Paris : Klincksieck, 1970, p. 24 (lettre de Romain Rolland à Stefan Zweig du 20 septembre 1914).

²⁷ *Ibid.*, p. 26 (lettre de Stefan Zweig à Romain Rolland du 19 octobre 1914).

²⁸ Gide, *Journal 1889-1939*, p. 711.

²⁹ Gide, «Réflexions sur l'Allemagne», article paru dans *La N.R.F.* de juin 1919, pp. 35-46, et repris en 1924 dans *Incidences*.

³⁰ Gide, *Incidences*, Paris : N.R.F., 1924, p. 12.

³¹ Gide, «Les Rapports intellectuels entre la France et l'Allemagne», *La N.R.F.*, novembre 1921, p. 517.

³² Gide, *Incidences*, p. 11.

et en un État militaire ne suppose d'ailleurs pas un refus total des conceptions défendues par Jacques Rivière dans son livre *L'Allemand* paru en 1919 et où il s'agissait de «traiter psychologiquement et en profondeur», comme le remarquait Mme Mayrisch³³, des problèmes posés par l'analyse de l'âme allemande. Mais, aux yeux de Rivière, l'essentiel demeurerait évidemment «l'antagonisme français-allemand»³⁴, alors que Gide s'efforce d'établir une distinction entre l'élément guerrier et l'élément intellectuel de la nation voisine, et espère ainsi trouver une voie à la réconciliation des esprits, sinon des forces économiques et politiques. Il faut d'ailleurs noter que *L'Allemand* «laisse dans l'esprit de l'auteur un sentiment d'insuffisance et de culpabilité»³⁵ qui se trouve sous forme de critiques nuancées dans l'article de Gide. Jacques Rivière rejoindra, il ne faut pas l'oublier, assez rapidement la ligne adoptée par Gide et les Mayrisch pour rapprocher les points de vue de la France et de l'Allemagne, notamment dans le domaine économique.³⁶ L'activité menée par Jacques Rivière comme collaborateur de la *Luxemburger Zeitung*, de novembre 1922 à décembre 1924³⁷, lui permettra d'explorer le génie germanique dans ses aspects les plus positifs.³⁸

Stefan Zweig est, pour sa part, resté conséquent avec lui-même. Il ressent une méfiance profonde pour «le prudent» Gide qui se fait l'apôtre de la réconciliation franco-allemande tout en donnant, de l'avis de Zweig, une importance certaine aux facteurs économiques qui lui paraît suspecte alors que l'écrivain français n'avait point, pendant la guerre, ressenti le désir de prendre ses distances par rapport aux courants du nationalisme français.³⁹ Gide est, pour Zweig, un homme qui «pense en politicien» et Zweig songe même, en 1921, à envoyer à Gide une lettre ouverte pour critiquer son attitude : acte spectaculaire auquel il renoncera rapidement.⁴⁰ Mais les deux hommes n'ont,

³³ Marcel Engel, «Jacques Rivière au Luxembourg», *Colpach* (rééd. 1978), p. 140 (lettre de Mme Mayrisch à Jacques Rivière du 20 mars 1919).

³⁴ *Ibid.*, p. 141 (citation d'un passage de la préface de 1924 à *L'Allemand*).

³⁵ Daniel Durosay, «La Direction politique de Jacques Rivière à *La Nouvelle Revue Française* (1919-1925)», *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, mars-avril 1977, p. 228.

³⁶ V. Jacques Bariéty, «Sidérurgie, littérature, politique et journalisme : une famille luxembourgeoise, les Mayrisch, entre l'Allemagne et la France après la première guerre mondiale», *Bulletin de la Société d'Histoire Moderne*, 1969, n° 10, pp. 7-12, et «Industriels allemands et industriels français à l'époque de la République de Weimar», *Revue d'Allemagne*, avril-juin 1974, pp. 1-16. Sans oublier la thèse d'Auguste Anglès, *André Gide et le premier groupe de la Nouvelle Revue Française* (2 vol., dont le premier paru chez Gallimard en 1978), et les articles déjà cités de Marcel Engel et de Daniel Durosay.

³⁷ Daniel Durosay, art. cité, p. 242.

³⁸ *Ibid.*, p. 243.

³⁹ Dragan Nedeljkovic, *op. cit.*, p. 74.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 74.

de toute évidence, pas suivi la même voie. Zweig est l'ami de Romain Rolland et il ne peut qu'éprouver une réelle méfiance pour l'écrivain qui, dans son article de *La N.R.F.* de novembre 1921 sur «Les Rapports intellectuels entre la France et l'Allemagne», prenait ses distances non seulement vis-à-vis du mouvement de «Clarté», mais aussi des penseurs qui ne conçoivent un rapprochement franco-allemand qu'au prix d'une «préalable dénationalisation de l'intelligence». ⁴¹ Les querelles de l'après-guerre, les différences qui existaient entre les tenants du pacifisme (Romain Rolland, Stefan Zweig) et les partisans d'une entente privée de toute illusion et respectant le caractère national des deux peuples (Ernst-Robert Curtius, André Gide, Albert Thibaudet), idée que Gide reprendra en 1928 ⁴², ne pouvaient que rendre plus difficile toute tentative de compréhension entre deux écrivains qui, au demeurant, étaient conscients des problèmes qui accablaient l'Europe à cette époque, mais qui n'avaient pas la même conception de l'avenir.

Stefan Zweig ne rompit point pour autant ses relations avec André Gide. Bien au contraire : il répondit immédiatement à Gide lorsque celui-ci lui envoya un exemplaire de ses *Morceaux choisis* parus en 1921 à la N.R.F.. De toute évidence, ce fut Ernst-Robert Curtius, que Gide avait rencontré pour la première fois en juin 1921 chez les Mayrisch, qui favorisa cette reprise des contacts entre les deux écrivains. Dans sa lettre du 20 février 1922, Stefan Zweig ne passe d'ailleurs pas sous silence les divergences politiques et intellectuelles qui s'étaient affirmées au moment de la Grande Guerre :

Salzbourg, Kapuzinerberg 5
20.II.1922 ⁴³

Cher Monsieur et Maître, Ernst Robert Curtius m'avait déjà annoncé le gracieux envoi de vos «Écrits choisis» et j'ai reçu le volume avec la plus grande joie. J'avais manqué à la bonne époque d'autrefois de collectionner les livres rares comme votre André Walter et j'étais si heureux maintenant de relire après des années des pages qui m'avaient ravi il y a dix ans, et je les compare avec vos écrits nouveaux. Rien, même pas une guerre mondiale a pu changer ou altérer pour un instant l'admiration que j'avais pour ces pages délicieuses et, réunis comme ils ⁴⁴ le sont maintenant, ils forment

⁴¹ André Gide, «Les Rapports intellectuels entre la France et l'Allemagne», p. 520.

⁴² Cf. le projet de discours pour Berlin en 1928 (Gide, *Œuvres complètes*, t. XV, pp. 507-16, notamment la p. 510).

⁴³ Orig. autogr. : Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, γ 1516.1. Les deux lettres de Zweig à Gide ne sont pas toujours écrites dans un français correct. Nous ne pouvions pourtant ni corriger les fautes de grammaire de l'écrivain, ni corriger son style, sans risquer de déformer les intentions de l'auteur. Nous nous sommes donc contenté d'ajouter les accents qui manquent presque toujours chez lui lorsqu'il écrit en français, d'indiquer les fautes d'orthographe et certaines erreurs, en proposant alors des corrections.

⁴⁴ «Ils» est mis ici pour «elles» («ces pages délicieuses»).

une vie si active, si complexe et donnant enfin l'unité précieuse de votre œuvre.

J'aimerais beaucoup de pouvoir vous montrer avec l'envoi d'un de mes livres après guerre toute l'admiration et la profonde reconnaissance qui m'anime pour tant de dons intellectuels et artistiques, que je vous dois, je sais que vous savez assez l'Allemand et je vous prie seulement de me dire avec un mot sur une carte postale votre adresse actuelle et si vous préférez nos livres sur Dostoïevski, Dickens et Balzac ⁴⁵ ou ma ⁴⁶ édition de la Desbordes-Valmore [sic], qui ont paru chez le Insel-Verlag ⁴⁷, qui est le vôtre.⁴⁸

J'ai lu aussi votre appel dans La Nouvelle Revue Française et j'en étais touché, néanmoins que ici mon opinion personnelles [sic] se détache de la vôtre. Je crois qu'il n'existe jamais un moment où il faut souligner la opportunité [sic] ou la nécessité d'un rapprochement intellectuel entre deux nations, mais je crois que cet [sic] rapprochement, cette cohésion artistique au dessus des collicisions ⁴⁹ politiques ne doit jamais être suspendu [sic]. Dans le domaine de l'art je ne comprends pas la possibilité d'une guerre mondiale, d'une trêve ou d'un [sic] paix. Il y a cent ans, Goethe proclamait que l'époque de la Weltliteratur, de la littérature [sic] surnationale soit venu [sic] et à cette époque, qui était aussi une des grandes collicisions, ses sympathies et ses antipathies restaient fermes à côté des aspirations nationales. Cela n'empêche pas à mon avis que chaque nation garde sa personnalité littéraire [sic] — comment pourrait-elle autrement ? — mais les résultats, les œuvres sont à le [sic] merci, à la joie des Fous : c'est à ce seul point que je crois au communisme.⁵⁰ L'œuvre d'art n'appartient plus à son auteur, ni à son possesseur, ni à sa nation, ni à son époque : ni l'auteur, ni son pays doivent nourrir un orgueil [sic] ou se reconnaître une supériorité par le fait de son existence. Il ⁵¹ fait part d'un trésor universel qui comme le radium ne s'épuise pas, tant qu'on en prene et allume des

⁴⁵ Stefan Zweig avait publié en 1920, à l'Insel-Verlag (Leipzig), *Drei Meister (Dostoïevski, Balzac, Dickens)*. Cet ouvrage parut en France en deux volumes : *Deux grands romanciers du XIX^e siècle (Balzac, Dickens)* (Paris : Kra, 1927) et *Dostoïevski* (Paris : Rieder, 1928).

⁴⁶ «Ma» pour «mon».

⁴⁷ *Marceline Desbordes-Valmore* parut à l'Insel-Verlag de Leipzig en 1920 et fut réédité en 1927. Une traduction française fut publiée en 1928 par les Éd. de la N.R.F..

⁴⁸ Gide avait en effet confié à Anton Kippenberg, le directeur de l'Insel-Verlag, un certain nombre de ses œuvres, dont *Les Caves du Vatican* (1922), *Le Roi Candaule* (1905) et *Le Retour de l'Enfant prodigue* (1914).

⁴⁹ «Collicisions» pour «collisions».

⁵⁰ En 1922, pour Zweig, «la Russie révolutionnaire était encore le seul espoir» (Dragan Nedeljkovic, *op. cit.*, p. 94).

⁵¹ «Il» pour «elle» («l'œuvre d'art»).

forces. C'est pour cela que je m'oppose intérieurement à la proclamation d'un moment propice à un rapprochement intellectuel : ce moment doit être une continuité que ne peuvent rompre ni des guerres ni des débats politiques.

Je vous développe ouvertement ma pensée divergente en ce sujet et je vous demande moins d'indulgence pour une franchise comme pour le misérable Français que je suis obligé contre ma meilleure volonté d'écrire. Vous me comprendrez, pars [sic] que vous êtes doué de cette faculté si rare de comprendre même là où vous ne consentez pas et vous débrouillerez de ces paroles, j'espère, le sens plus clair que je sais l'exprimer. Et vous reconnaîtrez dans ma franchise aussi la sincérité de mes sentiments envers vous et mon estime immuable.

Il est possible que je serai au printemps pour 8 jours à Paris. Et je serai heureux, si vous voudriez y recevoir votre fidèlement dévoué

Stefan Zweig.

André Gide répondit immédiatement à cette lettre. Il ne prit pas position sur les déclarations de Zweig au sujet de la guerre et de la position de l'intellectuel :

23 février 22.⁵²

Monsieur Zweig

Je vous sais gré de m'écrire ainsi et votre lettre me fait plaisir — également la proposition que vous me faites de l'envoi de l'un de vos livres. — Je lirais votre Dostoïevski avec d'autant plus d'intérêt que je fais à présent une suite de six conférences sur l'auteur de Karamazov. Merci déjà ; et croyez à mes sentiments bien attentifs.

André Gide.

La voie est ainsi ouverte pour que reprenne un échange d'idées qui tiendra compte des nouvelles réalités politiques et notamment de l'arrivée au pouvoir des communistes en Russie que Stefan Zweig avait considérée avec attention et avec une certaine sympathie, sans pourtant accepter de représenter les internationalistes de langue allemande dans la direction de *Clarté*.⁵³

Mais, en attendant que Gide découvre les charmes du communisme et en fasse une expérience malheureuse, il reste en contact avec Stefan Zweig, dont Jules Romains adapta le *Volpone*, pour le Théâtre de l'Atelier, à la fin de 1928, année durant laquelle Gide eut l'occasion d'avoir des nouvelles de Stefan Zweig sous la forme de l'envoi d'un livre :

⁵² Orig. autogr. : The Jewish National and University Library, Jérusalem.

⁵³ Dragan Nedeljkovic, *op. cit.*, p. 87.

11 Oct. 28.⁵⁴*Mon cher Stefan Zweig,*

Je reçois votre Tolstoï et vous en remercie.⁵⁵ Je n'avais pas attendu cet aimable envoi pour lire votre livre. J'y ai pris l'intérêt le plus vif. Vous y dites sur (et à propos de) Tolstoï un tas de choses extraordinairement justes. Ma pensée s'amuse à cheminer près de la vôtre. Je sais qu'il en sera de même pour votre Dostoïewski, que je n'ai pas encore lu. Mais cet été j'ai lu Amok⁵⁶ avec une grande attention, très récompensée.

Je vous serre la main bien cordialement.

André Gide.

La conversation est devenue purement littéraire et Gide, qui critique assez souvent l'œuvre et l'attitude de Tolstoï, éprouve une joie certaine à lire l'étude de Zweig. La raison en est simple. Gide avait toujours considéré l'écrivain russe sous une optique bien particulière. Dans *Les Cahiers de la Petite Dame*⁵⁷, il avouera lui-même, en juillet 1945 :

Ce qui m'empêche de goûter Tolstoï [...], c'est Dostoïevski, son côté « rayon X », l'admirable manière qu'il a de distribuer la lumière et les ombres ; chez Tolstoï, la lumière est implacablement égale, il n'a pas d'ombre...

Dans la longue discussion qu'il mène avec Roger Martin du Gard à ce sujet, Gide revient inlassablement sur la même critique. Parlant du « réalisme psychologique »⁵⁸ de Tolstoï, Gide y découvre une absence de « collaboration avec le lecteur »⁵⁹, une méthode littéraire qui est avant tout un « truc »⁶⁰, « la trop apparente intervention de ses théories ».⁶¹ Ce réalisme, Gide ne l'aime pas. Car il présente « toujours le même éclairage plat, un peu de cinéma ».⁶² Or Stefan Zweig décrit un tout autre Tolstoï. Il voit en lui, à la suite de Romain Rolland⁶³, un grand « solitaire » qui a une destinée comparable à celle

⁵⁴ Orig. autogr. : The Jewish National and University Library, Jerusalem. L'enveloppe de cette lettre, avec une annotation en haut à gauche (« prière de faire parvenir »), indique comme adresse : « Monsieur Stefan Zweig / c/o Librairie Attinger / 30 Boulevard St-Michel / Paris ». Cette adresse a été rayée et remplacée par celle de Stefan Zweig en Autriche : « Kapuzinerberg 5 / Salzbourg ».

⁵⁵ *Le Tolstoï* de Stefan Zweig fut publié en français en 1928 par les Ed. V. Attinger.

⁵⁶ *Amok ou Le Fou de Malaisie* (suivi de la *Lettre d'une inconnue* et *Yeux du Frère Eternel*) parut, traduit et préfacé par Romain Rolland, chez Stock en 1927.

⁵⁷ *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 369.

⁵⁸ Gide - Martin du Gard, *Correspondance* (Paris : Gallimard, 1968), t. I, p. 231 (lettre de Gide de novembre 1923).

⁵⁹ *Ibid.*, p. 352 (lettre de Gide du 22 septembre 1928).

⁶⁰ *Ibid.*, p. 400 (lettre de Gide du 2 juin 1930).

⁶¹ *Ibid.*, p. 467 (lettre de Gide du 22 mars 1931).

⁶² *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, p. 158 (21 octobre 1922).

⁶³ Dragan Nedeljkovic, *op. cit.*, p. 33.

de Flaubert.⁶⁴ Romain Rolland ne manqua d'ailleurs pas d'indiquer à Stefan Zweig l'importance du rôle social de l'œuvre écrite par Tolstoï. Dans une lettre à Stefan Zweig du 16 décembre 1914, il souligne la « constante intervention dans les affaires sociales » de Tolstoï⁶⁵, tout en n'oubliant pas de rappeler qu'« à l'heure de la révolution russe » ce dernier « était isolé », ce que Zweig avait déjà remarqué lui-même. Car, dans une lettre écrite à Romain Rolland à la fin de la première guerre mondiale, il déclare :

les grandes vérités de Tolstoï se montrent dans leur perspicacité formidable [...].
L'industrialisme a tué l'âme et ruiné la justice...⁶⁶

De toute évidence, Stefan Zweig voit dans Tolstoï l'un des grands pacifistes parmi lesquels il place aussi Romain Rolland, alors que Gide se contente de louer l'aspect littéraire de l'œuvre. Le malentendu, ayant existé au moment de la première guerre mondiale, se retrouve ici. Mais Gide admire certainement le portrait du grand « solitaire ».

Il faudra attendre la montée au pouvoir du national-socialisme en Allemagne, et surtout le Congrès Mondial contre la Guerre à Amsterdam des 27-29 août 1932, congrès auquel Gide enverra son « adhésion de principe » sans pourtant s'y rendre⁶⁷, pour que Stefan Zweig et Romain Rolland se retrouvent au côté de Gide. Une différence existe pourtant encore dans l'attitude des deux hommes. Le 21 mars 1933, au meeting de la salle Cadet contre la guerre et l'impérialisme, Gide n'hésite pas à prévoir une guerre contre l'impérialisme allemand. Parlant de la politique allemande, il affirme même :

Une telle politique mène nécessairement à la guerre. Ceux qui prétendent vouloir l'éviter devront enfin admettre que seule la lutte des classes, je veux dire celle de chaque pays contre l'impérialisme, peut faire avorter le nouveau conflit qui se prépare et qui, cette fois, serait mortel.⁶⁸

Stefan Zweig est plus réservé et il décide de s'accorder un temps de réflexion.⁶⁹ Pourtant, les événements se précipitent et, alors qu'en janvier 1932, lors de son passage à Paris et de sa rencontre avec Gide et Valéry, il se plaint encore du fait que les Français aiment bavarder « de tous problèmes, sauf du problème du jour : comment résister à la folie »⁷⁰, il faut bien avouer que Stefan Zweig recule, après le discours de Gide, devant les conséquences inévitables que Gide avait le courage d'affirmer en public et qui découlaient tout naturellement de la provocation qu'était le national-socialisme pour toutes les démocraties libérales, devant l'idée d'une guerre qui heurtait ses principes, ses

⁶⁴ *Ibid.*, p. 33.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 40.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 65.

⁶⁷ Gide, *Littérature engagée* (Paris : Gallimard, 1950), p. 15.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 21.

⁶⁹ Dragan Nedeljkovic, *op. cit.*, p. 157.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 178 (lettre de Stefan Zweig à Romain Rolland du 1^{er} janvier 1932).

idéaux. Mais il est aussi conscient du drame qui se prépare et désire parfois l'anéantissement de ce vieux monde auquel il est pourtant si attaché.⁷¹

Les rapports entre Gide et Zweig allaient connaître une nouvelle évolution à partir du moment où Gide se décida à choisir la voie du communisme. Stefan Zweig avait, en 1918, connu une période de sa vie où la révolution, qu'elle soit russe ou allemande, se présentait à lui comme «un monde nouveau».⁷² Il allait pourtant ressentir rapidement une certaine méfiance vis-à-vis de la révolution russe et de ce qu'il appelle, dans une lettre à Romain Rolland du 24 septembre 1924, la «centralisation de la pensée».⁷³ En septembre et octobre 1928, il se rend en U.R.S.S. et ses sentiments sont alors partagés entre une grande admiration pour la Russie et une critique de certains «détails» qui, comme le dit Dragan Nedeljkovic⁷⁴, «le choquaient». Et, en août 1935, il adresse une lettre à Romain Rolland qui, lui aussi, s'était rendu en U.R.S.S. en juillet 1935. Et Zweig décrit alors ses véritables difficultés de comprendre et admettre le nouveau régime soviétique : «le vieux, l'inguérissable individualiste en moi se méfie».⁷⁵ Il est cependant sensible à l'enthousiasme qu'éprouve toute une partie de la jeunesse européenne pour le communisme. Dans une lettre envoyée à tous ses amis français à l'occasion de la préparation de la manifestation qui devra couronner le soixante-dixième anniversaire de Romain Rolland, il songe à présenter Romain Rolland comme le chef de cette jeunesse. Car «Barbusse est mort» et, dit-il, «Gide est trop loin d'eux».⁷⁶

En 1936, la situation a changé. L'U.R.S.S. est plongé dans les procès de Kaménev, Boukharine, Zinoviev. Stefan Zweig éprouve un profond désespoir à voir ainsi s'effondrer son rêve de la révolution libératrice. C'est à cette époque, en avril 1936, que Stefan Zweig rencontra à nouveau André Gide, chez Jules Romains qui se trouvait alors à Nice.⁷⁷ Il fait aussi la connaissance de Roger Martin du Gard.⁷⁸ Dans *Les Cahiers de la Petite Dame*, il est seulement signalé que Gide passa la soirée du 27 avril 1936 chez Jules Romains. Mais pas une seule allusion à Stefan Zweig !⁷⁹ En cette année 1936, Gide se rend en U.R.S.S.. Le 17 juin, il est à Moscou et, le 6 novembre, paraît dans *Vendredi* l'«avant-propos» du *Retour de l'U.R.S.S.* Le livre est publié dans

⁷¹ *Ibid.*, p. 178.

⁷² *Ibid.*, p. 63 (lettre de Stefan Zweig à Romain Rolland du 18 novembre 1918).

⁷³ *Ibid.*, p. 117.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 122.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 186 (lettre de Stefan Zweig à Romain Rolland du 13 août 1935).

⁷⁶ *Ibid.*, p. 187 (lettre de Stefan Zweig à Romain Rolland du 26 novembre 1935).

⁷⁷ Claude Martin, *L'Individu et l'Unanime*, p. 113.

⁷⁸ Jules Romains s'étonna de ne point trouver d'allusion à cette rencontre dans la Correspondance André Gide - Roger Martin du Gard (v. *Amitiés et Rencontres*, Paris : Flammarion, 1970, pp. 131 et 206).

⁷⁹ *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, pp. 531-5.

le courant de ce même mois de novembre et provoque une réaction intéressée de Stefan Zweig qui déclare, dans une lettre à Romain Rolland du 5 décembre 1936⁸⁰, être « bien content » d'avoir lu le *Retour de l'U.R.S.S.*. Car, à ses yeux, Gide fait partie des « vrais amis de la Russie », tout comme Romain Rolland. Faisant allusion à ses recherches sur Calvin et donc à son livre *Castellio gegen Calvin* qui devait paraître en 1936 à Vienne, il ajoute :

Seulement les vrais amis de la Russie, comme vous et Gide, pourraient aider que Staline refrène un peu cet autoritarisme (que je connais bien de mon ami Calvin : la même haine personnelle et fielleuse contre les « dissidents »). Justement parce que l'U.R.S.S. est en ce moment la plus nécessaire, ses vrais amis devraient faire tout pour que de telles choses comme le procès Zinoviev ne se répètent plus...

Dans *L'Humanité* du 18 janvier 1937, Romain Rolland condamne Gide. Stefan Zweig, qui entend parler de cet article, prend, le 18 février⁸¹, la défense de Gide. Et, entre temps, il a justement écrit à Gide pour lui préciser son propre point de vue :

12.XII.1936

Stefan Zweig
49 Hallam Street
London W.1⁸²

Cher et grand André Gide, je viens de recevoir vos trois livres et vous comprendrez que celui sur la Russie m'a excité [sic] le plus. Je crois ce livre très nécessaire et justement dans ce moment. Vous savez que j'ai toujours eu beaucoup des sympathies pour la U.S.S., mais on ne m'a jamais pardonné de m'être refusé de me lier complètement. Vu les changements continuels dans un régime, ses tergiversations [sic] (nécessaires au point de vue politique), il m'a toujours été impossible de donner carte blanche à quel parti que se [sic] soit, de me lier les mains. Et je crois que j'avais raison. Le procès Sinowiew m'a dégoûté — si Stalin veut imiter Hitler et avoir son 30 juin⁸³ chez lui, c'est son affaire mais ce n'est pas la nôtre, de défendre ces actes d'une jalousie personnelle [sic]. Je suis dégoûté du papisme de tous les dictateurs, de ce dogme d'infailibilité [sic] (justement j'avais publié en allemand — non en Allemagne !!! — une étude sur le combat de Castellion contre Calvin, qui admirable homme libre attaqua cette terrorisation genevoise de la conscience). J'avais depuis longtemps l'envie de retourner après dix ans en Russie⁸⁴, mais je crains que je ne pourrais pas supporter

⁸⁰ Dragan Nedeljkovic, *op. cit.*, pp. 193-4.

⁸¹ *Ibid.*, p. 196.

⁸² Orig. autogr. : Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, γ 1516.2.

⁸³ Le 30 juin 1934, Hitler fait assassiner Röhm et tous les chefs des S.A. ; c'est le début de la liquidation de ceux qui l'avaient aidé à s'emparer du pouvoir.

⁸⁴ En août 1928, Stefan Zweig fut invité à assister aux fêtes du centenaire de Tolstoï. Il rentra de ce voyage au début du mois d'octobre (Nedeljkovic, *op. cit.*, p. 122, et

physiquement de voir à chaque coin de rue le portrait de Staline — je crois que le Stalinisme déforme l'idée de la collectivité et du communisme en idolâtrie d'un seul personnage et je suis convaincu qu'un homme comme vous — partisan à la fois de la cause communiste, mais aussi partisan de la vérité — a rendu un immense service par sa critique. J'ai insisté souvent chez Rolland qu'il use de son influence, pour tenter de modérer l'orgueil [sic] et la jalousie personnelle de Staline, mais, hélas, il croit servir mieux la cause en tenant discipline stricte. Mais comment attaquer donc Mussolini et Hitler qui demandent exactement la même abnégation de la conscience, le «*Cadaver-Geborsam*» nu et brutal ? Je essayé [sic] de démontrer dans mon livre que autoritarisme et liberté ne peuvent jamais se lier, qu'ils sont ennemis-nés. Et l'indépendance avant tout !

Vous serez, je suppose, vivement attaqué et mis au pilori par les admirateurs d'hier. Vous serez — ce qui est beaucoup plus pire — loué et cajolé par des partis et des gens que vous détestez ; on abusera de vos paroles honnêtes. Mais je sais que vous avez agi selon votre conscience et du fond de ma conviction je veux vous dire : vous avez bien agi en défendant le peuple russe, l'art russe, la jeunesse russe contre l'intolérable doctrinarisme. Il est le plus dangereux, d'éduquer d'abord un peuple, pour l'abrutir après par un système (tous [sic] les Religions ont fait cela et c'est pour cela qu'ils ont toujours voulu surveiller l'éducation) — et plus tard (je crains, beaucoup plus tard) on vous sera reconnaissant.

Je crois que je bavarde trop. Mais j'aurais tant à vous dire ! Est-ce que vous avez peut-être le 16 ou le 17 Décembre [sic] (Mercredi ou Jeudi) une heure pour moi ? Je serai à Paris à l'Hotel Louvois (Square Louvois). Votre fidèlement dévoué

Stefan Zweig.

J'ai toujours envie de publier un article «*Hommage à Guillaume II, François-Joseph, etc...*» pour montrer comme ils étaient modestes en comparaison avec nos dictateurs — ils ne voulaient pas être empereurs et papes à la foi [sic], ils se contentaient d'être rois.

Cet admirable texte de Stefan Zweig ne dut certainement pas rester sans réponse de la part de Gide. Malheureusement la lettre de Gide ne nous est pas connue. Le 16 et le 17 décembre 1936, Gide était à Paris.⁸⁵ Toujours est-il que Gide continua à s'intéresser à Stefan Zweig et qu'il signala à Roger Martin du Gard la parution de l'article de Zweig, dans *Le Populaire* du 20 décembre 1936, sur *L'Été 1914*⁸⁶, tandis que Zweig essayait de persuader Romain

Stefan Zweig - Friderike Zweig, *Ein Briefwechsel*, p. 222).

⁸⁵ *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, pp. 616-7.

⁸⁶ Claude Martin, *L'Individu et l'Unanime*, p. 125, note 65, et Gide - Martin du

Rolland du bien-fondé des affirmations de Gide sur l'U.R.S.S..

La deuxième guerre mondiale sépara les deux hommes. Stefan Zweig quitta l'Europe pour gagner le Brésil, où il se donna la mort en février 1942. Le 20 janvier 1942, il remercie encore Friderike Zweig de lui avoir envoyé le livre de Gide sur Montaigne paru en 1929, à Paris chez Jacques Schiffrin. Friderike Zweig avait trouvé ce livre à la New York Library, et Stefan Zweig lui promet encore de développer ses idées sur un auteur dont le commentaire par Gide lui paraît un peu maigre.⁸⁷ La mort va arrêter ce travail.

Pour sa part, Gide continue à s'intéresser à l'œuvre de Zweig. A la mort de celui-ci, il s'entretint avec Roger Martin du Gard «qui était ces derniers temps en correspondance» avec Stefan Zweig.⁸⁸ Et, en 1948, Gide se met à lire le *Castellion contre Calvin ou Conscience contre Violence*, qui était paru en traduction française chez Grasset en 1946. Lui qui, durant cette même année 1948, était aussi très occupé à prendre connaissance de l'édition des *Œuvres complètes* de Renan, dont il déclare à la Petite Dame, le 20 mars 1948⁸⁹, avoir largement parcouru le premier tome lors de son voyage à Neuchâtel en janvier et février 1948⁸⁸, et dont le commentaire se retrouve dans de nombreuses pages du *Journal* de cette époque, ne manque pas de comparer le livre de Stefan Zweig au *Libéralisme clérical* de Renan paru dans *La Liberté de penser* le 15 mai 1848⁹⁰ et repris dans le premier tome des *Œuvres complètes* de 1947.⁹¹ Dans une lettre adressée de Neuchâtel le 28 janvier 1948 à Roger Martin du Gard⁹², il insiste sur la leçon à tirer de ces deux ouvrages :

Il faut bien parvenir à se persuader que la période de libéralisme d'entre les deux guerres était exceptionnelle et quasi anormale. Préparons-nous au retour de la férocité.⁹³

Et, dans son *Journal*⁹⁴, Gide revient sur cette idée et déclare avoir essayé de «mettre en pendant» l'article de Renan et le livre de Zweig. De toute évidence, Gide s'est ici essentiellement intéressé au rapport pouvant exister entre les idées de Stefan Zweig sur l'intolérance religieuse et les réflexions d'Ernest Renan sur le même sujet. Dans son étude sur *Le Libéralisme clérical*, Renan a su mettre en valeur un certain nombre de pensées qui allaient se retrouver chez

Gard, *Correspondance*, t. II, p. 87.

⁸⁷ Stefan Zweig, *Briefe an Freunde* (Francfort s. M. : S. Fischer, 1978), pp. 343 et 401.

⁸⁸ *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 299 (25 mars 1942).

⁸⁹ *Ibid.*, t. IV, p. 90. Gide s'était en effet rendu à la fin de 1947 et au début de 1948 chez un ami suisse, l'éditeur Richard Heyd.

⁹⁰ Ernest Renan, *Œuvres complètes*, Paris : Calmann-Lévy, t. I (1947), pp. 283-307.

⁹¹ *Ibid.*, pp. 21-2 (préface aux *Questions contemporaines*).

⁹² Gide - Martin du Gard, *Correspondance*, t. II, pp. 395-6.

⁹³ *Ibid.*

⁹⁴ Gide, *Journal 1939-1949* (Bibl. Pléiade), p. 318.

Stefan Zweig. Le fait d'affirmer que «le parti le plus absolu» est «celui qui se croit opprimé s'il ne domine pas»⁹⁵ rejoint bien ce que Stefan Zweig disait, dans sa lettre à Gide, sur l'incompatibilité de l'autoritarisme et de la liberté. A ses yeux, Castellion est «un doyen de quatre cents ans» pour tous ceux qui croient à l'indépendance de l'esprit⁹⁶, qui se placent toujours du côté des «isolés, qui ont combattu pour les grandes idées» au milieu de l'intransigeance religieuse.⁹⁷ Car, pour Stefan Zweig, «l'ennemi est le dogmatisme».⁹⁸ Castellion devient ainsi le héros de l'individualisme face au dogmatisme stalinien.⁹⁹ Cette mise en parallèle entre l'éclosion d'une pensée libre et les contraintes d'une dictature religieuse et politique, Gide la découvre aussi et surtout dans les *Réflexions sur l'état des esprits* de Renan, article publié le 15 juillet 1849 dans *La Liberté de penser*. Ce n'est pas par hasard qu'il souligne, dans sa lettre à Roger Martin du Gard, la petite phrase de Renan selon laquelle «l'état habituel d'Athènes, c'était la terreur».¹⁰⁰ Renan avait su mettre en valeur les époques durant lesquelles dictature et pensée s'opposèrent avec le plus de violence. Parlant du siècle de Raphaël, il déclarait : «Cette Italie, qui devançait alors l'Europe dans les voies de la civilisation, était le théâtre de guerres barbares.»¹⁰¹ Le culte de l'individu, de la pensée libre de s'affirmer face aux obstacles dressés sur ses pas par l'autoritarisme, que défend avec ardeur et passion Stefan Zweig, est bien celui que Renan semble craindre de voir disparaître :

L'état le plus dangereux pour l'humanité serait celui où la majorité, se trouvant à l'aise et ne voulant pas être dérangée, maintiendrait son repos aux dépens des penseurs et d'une minorité.¹⁰²

Ce choc entre la liberté de l'individu, de l'homme de lettres et le goût de la soumission encouragée, dans les masses, par une dictature habile, est bien le danger que Stefan Zweig discerne dans le régime stalinien, reflet du combat éternel d'un Castellion contre un Calvin, et que Gide décrit dans la fin de sa lettre à Roger Martin du Gard : le temps de la «fureur» est, pour Gide, ce que celui des «barbares» était pour Renan.¹⁰³

C'est dans cet esprit que Gide lira encore le livre sur *Érasme (Grandeur et*

⁹⁵ Renan, *op. cit.*, p. 283 (*Du Libéralisme clérical*).

⁹⁶ Dragan Nedeljkovic, *op. cit.*, p. 189. C'est ainsi que Romain Rolland résuma la pensée de Stefan Zweig sur Castellion dans une lettre à l'écrivain du 26 mai 1936.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 186 (lettre de Stefan Zweig à Romain Rolland du 13 août 1935).

⁹⁸ *Ibid.*, p. 190 (lettre de Zweig à Rolland du 4 juillet 1936).

⁹⁹ *Ibid.*, p. 200 (lettre de Zweig à Rolland du 10 septembre 1937).

¹⁰⁰ Gide - Martin du Gard, *Correspondance*, t. II, p. 395 (citation tirée des *Réflexions sur l'état des esprits* de Renan, *Œuvres complètes*, t. I, p. 210).

¹⁰¹ Renan, *op. cit.*, p. 210.

¹⁰² *Ibid.*, p. 215.

¹⁰³ *Ibid.*

décadence d'une idée) de Stefan Zweig, qui était paru en français chez Grasset en 1935, et que Roger Martin du Gard avait passé à Gide «avec enthousiasme». Gide y découvrira «des chapitres excellents, vraiment émouvants»¹⁰⁴, tout en critiquant ces passages qu'il trouve «piétinants et pleins de redites inutiles».¹⁰⁵ En ces soirées de l'automne 1949 où il lit *Érasme*, Gide se plonge aussi dans *Le Monde d'hier*, publié en français chez Albin Michel en 1948. Il éprouve une gêne devant «une sorte de gonflement du sujet».¹⁰⁶ Mais il devait aussi y avoir lu les passages le concernant, dans lesquels Stefan Zweig le plaçait, à côté, notamment, de Valéry, de Romain Rolland, de Roger Martin du Gard, parmi ses «vieux amis» et «les personnalités dominant la littérature».¹⁰⁷

Deux écrivains ont ainsi traversé, en hommes désireux de sauvegarder leur individualité, les remous de l'histoire. Ils ont éprouvé l'amertume des grandes défaites de la pensée qu'ont été les guerres, les dictatures, et ils ont ensemble douté de l'avenir du monde et surtout de cette Europe qui leur était si chère. A ce niveau de pensée, les divergences d'un temps n'ont plus leur place. La phrase écrite par Renan dans ses *Réflexions sur l'état des esprits* prend ici tout son sens :

[...] si le travail de la pensée est la chose la plus sérieuse qu'il y ait, si les destinées de l'humanité et la perfection de l'individu y sont attachées, ce travail a, comme les choses religieuses, une valeur de tous les jours et de tous les instants.¹⁰⁸

Nous remercions la Jewish National and University Library de Jérusalem d'avoir mis à notre disposition les lettres de Gide à Stefan Zweig, et la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet de nous avoir donné la possibilité de reproduire ici les lettres de Stefan Zweig à Gide.

Toute notre gratitude va à Mme Catherine Gide, qui nous permet de présenter les quelques lettres de Gide à son confrère de langue allemande, et aux possesseurs des droits en ce qui concerne Stefan Zweig. Il faut ici encore souligner que Mme Catherine Gide, M. le Docteur Richard Friedenthal et le Williams Verlag gardent la propriété des textes inédits présentés dans cet article. Toute reproduction est soumise à leur autorisation.

¹⁰⁴ *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. IV, p. 147 (8 octobre 1949).

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 148.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 151 (12 octobre 1949).

¹⁰⁷ Stefan Zweig, *Die Welt von Gestern*, p. 345.

¹⁰⁸ Ernest Renan, *Œuvres complètes*, t. I, p. 217.

L'article qu'on vient de lire est le septième que le *BAAG* publie de Claude Foucart sur les relations de Gide avec l'Allemagne. Rappelons en effet : «André Gide et Hermann Hesse, ou l'indépendance de l'esprit au milieu des guerres» (n° 40, pp. 3-32), «Correspondance André Gide - Dieter Bassermann» (n° 42, pp. 2-39), «André Gide et Hugo von Hoffmannsthal, ou la rencontre d'un "grand enfant"» (n° 43, pp. 2-18), «Les rapports d'André Gide avec Thomas Mann entre 1933 et 1936, ou les silences qui n'en sont pas» (n° 43, pp. 19-32), «André Gide dialogue avec la nouvelle génération allemande : la rencontre avec Walter Benjamin en 1928» (n° 44, pp. 2-32), «Le poète de Güstrow face à Protée : André Gide et Victor Wittkowski» (n° 44, pp. 45-67).

Dans notre prochain numéro : «L'Homme face au spectre de l'inhumain : l'*Œdipe* de Gide joué à Darmstadt (1932)».